

Oui, non, oui, non, oui, non

Je ne sais pas pourquoi j'ai voulu adopter.

Je ne suis pas attirée par les enfants, l'idée même de tenir un bébé m'angoisse. Je ne comprends pas pourquoi on dit que les bébés sentent bon. Ils sentent la couche pleine et le lait sur. Quand ils sentent bon, c'est qu'on les a panés avec la poudre de bébé. Aucun intérêt à les voir se transformer en enfants et à assister à une succession des plus pitoyables erreurs et maladresses. Ils apprennent à parler pour dire des choses qui ne devraient pas être dites, comme « tu as un gros nez » ou « tu n'as pas assez de dents ». Pas charmants non plus, les « mots d'enfant », ceux qu'ils disent par ignorance et qu'on prend avec beaucoup de conviction pour des perles : « Comment les mamans mangent les bébés pour les avoir dans leur ventre ? » Ils sont égoïstes. Ils collationnent aux crottes de nez. Un enfant qui apprend à manger, c'est plusieurs années à regarder ailleurs, pour peu qu'on soit dédaigneux. Ces filets de nourriture mêlée de bave qui dégoulinent de leur bec d'oisillons voraces..., pas trop ragoûtants.

Et les petits doigts toujours sales, partout, généralement à la place qui tache ou sur l'objet qui se brise...

On dit qu'avoir un enfant, c'est s'assurer d'un amour inconditionnel. On dit que l'amour des enfants est pur et beau. Ben oui. Les enfants n'ont pas le choix d'aimer leurs parents, ils les aiment même s'ils les battent, même s'ils leur font subir les pires atrocités. Leur amour n'est pas une pure beauté, il est un besoin désespéré. Il n'y a aucun mérite à être aimé de votre enfant, il vous aimera même si vous êtes plus toxique qu'une soupe au pétrole. Avec moins d'un gramme de lucidité, vous devez convenir que l'attachement des enfants n'est pas une joie simple, c'est une responsabilité de cent fois leur poids. Qu'ils soient beaux ou laids, brillants ou crétins, présentables ou insupportables, leur amour est toujours là, vous obligeant, par décence, et jusqu'à la fin de vos jours, à un minimum d'humanité. Ils vous forcent à être meilleur.

Ils vous contractent une hypothèque de tracas pour la vie et n'ont aucune intention de vous aider à effectuer les paiements.

Puis, ils se transforment en ados, aussi ingrats que leur peau et que toutes les choses disgracieuses qui poussent sur eux dans le chaos. Ils volent sans connaître le vent, vous laissant au sol, inquiet des chutes. Et ils tombent. Et vous ne savez jamais en approchant si vous allez les soigner ou les humilier. Au moment où ils cessent d'être malpropres à table, c'est vous qui commencez à les dégoûter. Ils détestent vos habitudes, vos règles, la façon de vous vêtir, ce que vous écoutez, ce que vous mangez, ce que vous sentez. Ils

vous rejettent tout entier et doivent le faire pour mieux s'accepter.

Finalement, ils deviennent des adultes et vous n'y pouvez plus rien. Leurs blessures tatouées ne s'effaceront plus. Ils vous accusent de toutes les douleurs que vous leur avez infligées, et vous l'avez fait. Ils vous condamnent durement à porter le fardeau de la peine que vous aviez déjà eue à avoir des parents en ajoutant la honte de l'avoir perpétuée. Ils vous laissent à votre tour dans des couches, gâteuses vieilles choses sans dents.

Vous ne pouvez même pas leur en vouloir, plus ou moins un détail, vous avez fait exactement comme eux, c'est le cycle bien suivi de la vie dans mon beau Canada.

Trop pour moi.

C'était bien ressenti, je n'avais aucune raison de vouloir un enfant. Une petite excursion au pays logique en continent cartésien et voilà, pas de reproduction. Vite fait, bien réglé.

Mais au-delà de la logique, quelque chose poussait. Malgré moi, l'idée s'enracinait, aussi saugrenue que celle de me faire examiner la prostate, aussi nécessaire que des amygdales en 1960. Une idée comme un ver d'oreille, insistante, obsédante. Une idée désobéissante, qui revenait malgré moi. Pas un jour sans me demander ce que je ferais si je ne le faisais pas. Avoir un enfant. Sans raison, même qu'au contraire la raison commandait la fuite. Avoir un enfant, vivre avec un enfant, protéger un enfant, éduquer un enfant, voyager avec un enfant. Il m'arrive d'avoir des instincts

coriaces comme des coquerelles dans un dépanneur. Impossible de s'en débarrasser. Je me suis mise à porter l'idée d'avoir un enfant ET l'idée qu'un enfant, ça pue.

Je devais réconcilier les contraires.

En mal de l'expliquer, je cherchai des raisons à cette pulsion non pas si soudaine, néanmoins tenace. Quel mystère, à quarante-sept ans, de vouloir devenir maman, quelle étrange hérésie.

J'ai souffert de trente à quarante-cinq ans. Avant, je ne le savais pas. Rien d'extraordinaire, une peine venue d'un petit rejet récurrent, une mère qui ne m'aimait pas beaucoup telle que j'étais. Une maman jamais contente de vous, c'est une dose de poison qu'on met dans votre manger tous les jours, c'est une culotte trop petite qui vous gosse la craque des fesses toute la vie, un bas sans élastique toujours rendu à la cheville. C'est un visage toujours laid, peu importe le miroir dans lequel on se regarde, ce sont des procès qu'on se fait tous les jours sans jamais en gagner un. C'est s'obliger à en faire plus, toujours, à faire mieux, et à faire plus que les autres, encore plus, pour qu'un moment, une fois, on se sente un peu satisfaite. Un petit rejet banal, banal dans ses résultats, semblable à tous les autres petits rejets.

Puis, un jour, après les thérapies, les antidépresseurs, le yoga, la volonté, un jour, il y a eu une accalmie. Je me suis réveillée un matin, après une longue balade en chagrin, et je me suis dit que de ne pas avoir d'enfant, c'était arrêter la vie. Un Slinky sans mouvement sur une marche d'escalier. Ne pas avoir d'enfant,

c'était donner raison à ma souffrance et convenir que je ne méritais pas le bonheur dont elle m'avait privée. Je croyais que j'étais bien et je l'étais sans doute. On ne peut pas toujours aller vers le pire. Pardon, oui, on peut. Sauf qu'à lutter souvent, courageusement, contre la tristesse, on doit forcément finir par aller mieux. J'étais donc bien et ma misère en fuite faisait place à la maternité. Pourquoi? Pourquoi me mettre en danger, pourquoi risquer, et risquer quoi? Pourquoi m'exposer à d'autres peines, à d'autres doutes? Et douter de quoi, encore?

J'ai cherché des réponses auprès de mes proches, enfin, auprès de certains de mes proches. De toute évidence, « pourquoi » résumait les doutes. C'est fou comme personne ne se trouble devant une potentielle maman de moins de quarante ans. À quarante-sept ans, j'éveillais les craintes. Je me voyais fouillée dans mes états intérieurs, je dirais devant et derrière. Peut-être qu'en couple le geste, bien qu'un peu tardif, aurait été admirable, fou ou courageux, mais seule, j'étais soupçonnée de la pire solitude, détresse ou névrose. Comme personne ne m'avait vue venir, j'ai eu plus de mâchoires décrochées que d'approbation. Et j'ai bien dit « certains de mes proches », parce que, si je n'avais pas triché sur le choix des sondés, le résultat ne m'aurait probablement pas été favorable.

Le seul moment de réel enthousiasme est venu de mon ami Victor et de sa fille Amanda, belle et jeune adulte adoptée presque à la naissance. Victor n'était pas un ami de longue date. D'une certaine façon, la

douceur de son visage lui avait acheté de l'ancienneté. Les mots du bon Victor comptaient triple.

Adopter, ne pas le faire moi-même. Bonne idée. Pas que je rechigne au travail, mais, à quarante-sept ans, bricoler un enfant risque d'être difficile et le produit fini peut manquer de fini, de plus, mon utérus ne s'était jamais senti obligé de contribuer. Si je doute parfois de ma collectivité, à l'échelle personnelle, mes doutes deviennent des certitudes. Pas question d'enfanter une petite laide.

Adopter? Le choix le plus rationnel était l'adoption au Québec. Un petit enfant dans la misère sans écart de culture. Pour l'adoption locale, on privilégie les plus jeunes et les couples. J'étais éliminée. Il me restait l'adoption internationale et... d'autres questions. Étais-je trop vieille, étais-je trop célibataire? Il faut faire un bilan sérieux de sa forme physique. Théoriquement, un enfant, ça demande de l'énergie, par contre, en adoptant, on peut choisir l'âge et sauver quelques années de travaux lourds. Adopter à quarante-sept ans, ça raccourcit les années grand-mère, ça peut même raccourcir jusqu'à l'inacceptable les années mère. Sauf qu'en même temps tout le monde peut voir sa mère écrapoutie par un autobus demain et ne l'avoir connue que pendant trois ans, on appelle ça le hasard. Est-ce qu'à la retraite on peut encore payer l'université de sa progéniture? Est-ce que, mathématiquement parlant, je pourrais être sa grand-mère? Est-ce que...?

Est-ce qu'il ne vaut pas mieux avoir une bonne mère pendant vingt ans que d'en avoir une mauvaise deux fois trop longtemps?

Célibataire. Si je n'avais jamais eu d'amoureux ou de fréquentations longues, j'aurais remis en question mes habiletés relationnelles. Je n'ai eu (presque) que de bons amoureux. Benoît, le premier, le bel auteur, le ténébreux, deux ans, Bernard, l'architecte mannequin, beau et ado, trois ans, Louis, l'affreux, celui pour qui j'ajoute « presque » dans « je n'ai eu que de bons amoureux », puis Denis, le sage, le cartésien, l'analyste, dix ans, et Alain. Alain, le fou, le beau, le doux, le tout, treize ans. Nous nous étions laissés en pensant que rien n'aurait dû être altéré ou usé, que l'amour ne devait jamais s'éroder ou se métamorphoser.

Je n'étais pas trop célibataire et, comme moi, cet enfant aimerait le prochain homme qui irait bien dans notre vie.

J'ai cherché des réponses dans les livres. À défaut de m'apporter des certitudes, mes lectures développeraient au moins mon instinct. J'ai lu tant de choses sur l'adoption que j'en ai même remis le geste en question. Pourquoi payer des agences, pourquoi donner des gros sous afin d'adopter un enfant qui n'est pas nécessairement orphelin, mais dont la famille est démunie et le pays, pauvre? Ne serait-il pas plus logique de verser cet argent à la famille, à une fondation, aux villages? Je sais, l'équation est plus complexe, cependant, le résultat est le même. C'est mal. Les enfants adoptés ne désirent certainement pas tous être transplantés. Et puis, si, moi, j'avais été adoptée par une autre famille, avec une autre culture, qui m'aurait fait troquer mes vêtements contre une jupette de paille et retirer mes souliers. Si ces gens-là, de bonne foi,

m'avaient enseigné à porter l'eau ou à garder les moutons. S'ils m'avaient fait manger des insectes et boire du sang de vache, j'aurais eu raison de ne pas recevoir tout ce qu'ils me donnaient comme un cadeau. Étais-je si sûre que l'Amérique du Nord soit le paradis, que l'argent, l'abondance soit une nécessité? Nos vies sont-elles si enviables, nos valeurs si justes pour qu'on puisse avoir l'assurance de faire la bonne chose quand on va chercher de si petits enfants dans de si gros avions? Est-ce qu'on ne pourrait pas faire mieux? Je me faisais des matches de tennis en solo avec mes arguments. À la fin, franchement, j'étais fatiguée de courir la balle. L'idée d'adopter relève simplement de l'égoïsme. On a beau se convaincre qu'on va aider un enfant, au plus profond de soi, là où on ne peut rien admettre à voix haute et en pleine lumière, on espère surtout se sauver l'adulte.

Le flot des choses qui continuent, las de me voir stagner, sans espoir de décision, mit Patricia sur mon chemin. Cette amie infiniment tendre, au cœur arraché et recousu, venait d'adopter. Les yeux clairs, pleins d'évidence, elle m'invita à ne plus perdre de temps et à m'inscrire au moins à un atelier de préadoption offert par un CLSC spécialisé en adoption internationale. Go. J'étais d'accord, la connaissance, toujours, mène plus facilement à la décision. Et puis, la connaissance, c'est comme les cheveux, on n'en a jamais de trop. Bien que... beaucoup de gens survivent à une vie de chauve.

À la rencontre, visiblement, je n'étais pas dans la moyenne. La plupart des couples présents attendaient

déjà leur enfant. Toutes nationalités confondues, venant d'agences d'adoption différentes, ils avaient en commun le plus grand espoir d'amour et de joie. Zéro doute. Ce n'était pas un atelier « adoption pour les nuls », ils étaient tous plusieurs étapes plus loin, et, surtout, il n'y avait dans ces têtes aucune trace d'hésitation. Je balbutiais; ils articulaient avec la plus grande aisance.

Il y a toujours un malaise à être différent. Au tour de table, j'aurais décollé la tuile du plancher pour y enfouir mon corps et mon linge pas pareil. Diane Lavoie, célibataire, j'ai toujours fui les enfants, et je ne sais vraiment pas ce que je fais ici, et si ce n'était les biscuits que vous offrez, je serais déjà dans mon char. J'ai eu un réflexe de caméléon, j'ai changé de couleur: « Diane Lavoie, célibataire, je veux adopter une petite Haïtienne. » J'étais calme en apparence. Dans ma tête, j'étais au centième étage d'un gratte-ciel en feu. Quoi? Une petite Haïtienne? Pourquoi pas un lézard albinos? L'approbation se lisait dans les regards, j'avais dit la bonne affaire. Ouf, ouf, ouf... Observer discrètement, écouter, apprendre, me taire.

Tous les parents parlaient de l'évaluation psychosociale qu'ils avaient eu à subir et de tous les documents qu'ils avaient eu à fournir. Ils trouvaient pour la plupart que c'était injuste, que les couples qui font des enfants n'ont jamais à prouver leur talent de parents. Écouter, apprendre et me taire.

Je n'étais pas trop d'accord avec la moyenne des ours. On devrait s'assurer que les parents ont un

minimum d'allure avant de leur permettre d'avoir des enfants : après tout, on fait bien une enquête de solvabilité pour l'achat à crédit d'une piscine. Ça ne me pose aucun problème qu'on se renseigne pour savoir si j'ai un casier judiciaire, assez d'argent, une personnalité stable, avant de me confier un enfant. Même, s'il vous plaît, fouillez-moi ! Rassurez-moi ! Dites-moi que vous pensez, vous aussi, que je ne ferai pas une job de cul avant de me donner un enfant ! Là encore, personne sauf moi ne semblait douter. Ils parlaient mielleusement de l'amour qu'ils étaient prêts à donner et disaient qu'avec cette sorte d'amour là, on peut arriver à tout. Pardon ? Je ne le crois pas, non plus ! On peut être maladroit même plein d'amour, et encore faut-il supposer que les enfants veuillent bien de cet amour, au moins jusqu'à ce qu'il leur devienne nécessaire. Plus il y avait de mots, moins j'étais dans la moyenne, heureusement que j'avais choisi de me taire. La convenance de ces gens m'agressait, leurs certitudes de bonnes personnes bien-pensantes m'écorchait. Comment peut-on se convaincre que toutes les blessures se guérissent avec l'amour ? Les interventions des futurs parents étaient tellement naïves que j'étais même surprise qu'ils aient réussi l'évaluation et qu'on s'apprête à leur confier un enfant. La travailleuse sociale et la psychologue qui animaient l'atelier nous décrivaient les réactions typiques de l'enfant adopté. Chaque fois, les commentaires des Futurs me hérissaient. Je ressentais à la fois la blessure que l'enfant porte au nez des parents impuissants et la peur du parent qui va blesser, malgré ses bonnes intentions.

« Ben non, tu sais ben que maman t'aime. »

Plus la journée passait, moins je m'identifiais aux autres parents.

On nous décrivait sommairement ce qui nous attendait en adoptant. L'arrivée, le choc, le cocooning, l'isolement, l'attachement, lent, très lent, la difficulté de tout et celle de tous. Il y avait aussi le désarroi d'être expédié dans un autre pays, peut-être même de vivre dans une autre langue. La vie antérieure biffée, dormir et manger chez l'étrange, être touché par l'étrange, sentir de l'étrange, entendre de l'étrange. Les transplantés étaient sourds. Je lisais sur leur visage la béatitude de ceux qui vont enfin avoir un enfant après l'avoir attendu mille ans. À peine une ombre sur le front, « oui, cela peut être dur, mais pas pour nous. Nous, nous avons l'Amour ».

J'étais à vif. L'amour de ces étrangers pourrait-il jamais consoler la peine qu'allaient porter ces enfants, celle d'avoir raté leur première job. Celle de n'être pas assez bons pour être aimés et élevés par leurs propres parents. Ils ne se souviendraient pas qu'ils étaient pauvres, qu'ils avaient manqué de tout, ils ne se souviendraient pas qu'ils avaient souvent été seuls, et peut-être maltraités. Ils ne se souviendraient pas d'avoir été laissés à la porte d'un orphelinat ou de s'être endormis dans les bras de leur mère pour se réveiller dans ceux d'une nounou sans lien, mais ils sauraient jusqu'à la fin de leurs jours qu'ils n'avaient pas été assez bons pour que leurs parents les gardent. Ces peines-là arrivent avec les enfants et ne se réparent pas, elles s'appriivoisent. Les Futurs devaient s'attendre à l'impuissance,

devaient cultiver la patience, l'empathie, ne pas espérer triompher la bouche pleine d'amour.

Peut-être que je me trompais. Peut-être que je n'avais pas assez confiance pour être parent, adoptif ou non. Peut-être que j'avais raison d'avoir peur. Peut-être que je n'avais pas fini d'exorciser mes peines et que j'allais vers un combat pour en gagner deux. Peut-être que j'étais trop lucide ou pas assez. J'aurais aimé être comme les autres, n'avoir de doute que sur la couleur de la chambre. Seulement voilà, je n'étais pas comme ça, je n'étais pas en paix. Les autres étaient-ils en paix ou ignoraient-ils simplement qu'ils ne l'étaient pas ?

Woouooo...

La vie est ainsi faite que, dans la pire fuite de certitudes, je venais de prendre une décision. Je ne savais toujours pas ce que j'allais faire, mais j'allais le faire. Mon inconscient ou quelque chose dans le genre m'avait amenée exactement là où je devais être, au dénouement d'une peine récurrente qui ressemblait étrangement à celle d'une enfant adoptée. Sauf que je n'avais pas compris. Peut-être que si j'avais compris, je n'aurais pas trouvé dans ma pulsion d'adopter un motif assez noble et je ne l'aurais pas fait. Peut-être qu'au fond, s'il fallait vraiment attendre des certitudes avant de bouger, la race se serait éteinte deux ou trois singes après le Neandertal et qu'il valait mieux agir, même dans le noir le plus épais.

Je crois que je suis plus lente que les autres à intégrer de nouvelles réalités. Quand je me fais couper les cheveux, je peux me regarder huit cents fois avant de

comprendre que ça, c'est ma nouvelle tête. Je reste des jours entiers à me surprendre devant un miroir et à dire: «Ah oui! C'est vrai.» Je ne savais pas combien de temps je prendrais pour assimiler l'idée d'avoir un enfant. À partir de cette journée-là, les mots se sont installés dans ma bouche. J'en aurais pour des mois à ne pas trop me croire, peut-être même des années, mais ça y était, j'allais adopter. J'avais cherché des réponses dans mon cœur, je n'y avais pas trouvé de réponse... et presque pas de cœur, il était arraché depuis si longtemps. J'avais cherché dans ma tête, je n'y avais trouvé que le temps perdu, le temps que ma souffrance m'avait volé et un signe que la vie devait reprendre. C'est la candeur des autres parents qui m'a finalement décidée. L'humanité existe parce que des humains croient à son existence. Ils y croient malgré l'ignorance, la maladresse, l'incapacité. Ils y croient dans le tout croche, convaincus qu'à mettre un pied devant l'autre on finit par avancer.

Et moi, j'ai suivi.